

# les variétés PAR CLAUDE SARRAUTE

## LÉO FERRÉ AU « VIEUX COLOMBIER »

Tout n'est pas parfait dans ce récital. Les réserves que je crois devoir formuler tiennent à mon admiration pour Léo Ferré. Ses efforts pour imposer auprès du grand public un art difficile sont méritoires. On aimerait les voir plus concluants. Depuis deux ans Léo Ferré se taisait. Son dernier passage à l'Olympia n'avait pas remporté le succès escompté. D'où son silence.

Le voici revenu. Méconnaissable. Il a renoncé à porter lunettes et cheveux longs. Courageusement il s'est écarté du piano pour venir au micro. Le petit oiseau frileux s'est replumé, a pris toutes les apparences du monsieur arrivé. Cette métamorphose nous la devons, dit-on, à sa jeune femme, Madeleine, la compagne des mauvais jours. Léo Ferré a suivi ses conseils. Il a tenté d'effacer ce que son apparence pouvait avoir de déconcertant, de curieux. Trop d'originalité nuit. Il faut pour réussir se conformer aux exigences du promenoir, habitué à une présentation plus classique.

D'où ce conformisme appliqué, ces gestes convenus, ces poses quasi caricaturales qu'explique le désir maladroit de faire comme tout le monde, de rejoindre le peloton des Montand, des Aznavour, des Trenet. Surmontant sa timidité naturelle, l'auteur de la Vie moderne s'est engagé sur les chemins si bien battus par d'autres. Comme tous les néophytes, il est allé trop loin, manquant son but par excès de zèle. Simple question d'éclatage, de mise en scène. Il faudra — et on y arrivera — retrouver au delà des conventions des attitudes plus naturelles, conformes à sa per-

sonnalité vraie. Nul doute aussi que la formule du récital ne l'ait impressionné. Il a cru devoir varier indûment les effets, et par crainte de lasser en a fait beaucoup plus qu'il n'en fallait.

Son talent, son immense talent, suffisait. Pourquoi ne pas lui faire confiance? Pourquoi emprunter à d'autres des poèmes qu'il écrit si bien lui-même? Les vers de Rutbeuf lui ont réussi, j'en conviens. De là sans doute cet a'harnement à mettre en musique Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Aragon. D'autres s'y sont essayé avant lui avec un bonheur inégal. Aragon, qui voit — et fort justement — dans la mise en chanson d'un poème une forme supérieure de critique, aura été bien sévèrement traité. Le romantisme désuet dont l'accusent les notes déposées au bas de ses vers devrait l'inquiéter.

Mais que Ferré consente à n'être que Ferré, qu'il détaille pour notre plus grande joie les charmes d'une Jolie Môme (« T'as qu'une rime au bonheur, faut que ça rime ou que ça pleure »); qu'il évoque le footing matinal des Rupins (« Le chapeau sur l'œil, le reste à Auteuil »); qu'il nous parle de ces pays « où les muselières ne sont pas fait pour les chiens »; qu'il s'attendrisse sur Panama (« Si tu pleurais, j'aurais des larmes, si on te battait je prendrais les armes »), et nos réserves fondent dans l'instant. Imagination, virulence, fantaisie et don d'observation, verve poétique et prodigieuse invention mélodique, telles sont les marques d'un art trop original, trop puissant pour ne mériter pas de tomber dans le domaine public.